

- Boris -

Non sans appréhension, Sylvestre remonte à pied le trottoir réservé aux exilés climatiques autorisés à partager le territoire républicain.

La chaleur de cette fin d'après-midi est intense et il ne pense plus qu'à se désaltérer en arrivant dans son appartement. Il n'habite qu'à deux kilomètres des bureaux de *Europa TransIA*. D'habitude il utilise un uberoogle pour rentrer, ce qui lui évite de partager ce trottoir avec des migrants fatigués, souvent mal vêtus et puants, seuls êtres humains à ne pas être motorisés dans ce quartier protégé.

Pourtant, juste après la finale, quand il a voulu monter dans un des véhicules en attente sur le parking des employés, celui-ci a refusé d'ouvrir sa portière, lui faisant comprendre que son compte n'était pas assez alimenté en e-coins pour une prise en charge quelle qu'elle soit.

Sylvestre, la tête en feu, ne sait plus distinguer s'il transpire à cause de la chaleur ou à cause du stress lié à ce cauchemar. *Un paria, je suis devenu un paria, comme un vulgaire migrant*. Arrivé en vue de son immeuble, pyramide de béton verdie et fleurie par de nombreuses plantes disposées sur les terrasses avec soin par une société de paysagistes professionnels, il se plante devant la porte d'entrée.

« Bonjour Monsieur Bonaventure ». Sylvestre éprouve un grand soulagement à l'annonce de son nom, soulagement

de courte durée quand il constate que la porte coulissante ne s'ouvre pas.

D'une voix tremblante, presque inaudible, la bouche sèche, il essaie d'articuler sa demande : « pouvez-vous m'ouvrir la porte s'il vous plaît ? »

Le message prononcé par une douce voix féminine, bien que totalement inattendu, est sans ambiguïté :

« Monsieur Bonaventure, vous n'avez pas les autorisations nécessaires pour accéder à cet immeuble. Veuillez contacter votre administrateur. Pour les personnes étrangères à l'immeuble non invitées par un résident soixante minutes auparavant, veuillez appuyer sur le bouton pour signaler votre présence au gardien. »

Bien qu'il soit en sueur dans sa chemise blanche, un frisson glacial parcourt son dos. Il n'ose imaginer que ces deux derniers incidents aient un rapport avec le match de l'après-midi.

Trois fois de suite que Sylvestre lance le bonjour de rigueur et présente son visage au biomètre, globe noir immobile et insondable situé au-dessus de la porte, trois fois qu'il essuie le même refus.

Impossible de contacter qui que soit à l'intérieur de l'immeuble. Souvent il ne fait que rentrer et sortir, ne s'intéresse pas aux ragots de couloir, il ne connaît donc aucun voisin de nom et encore moins leur zéro six sept. Quoi qu'il en soit, après cette marche inhabituelle, il ne patientera pas une heure de plus pour rentrer chez lui, et

sans se l'avouer, il n'osera pas exhiber sa détresse à des voisins inconnus qu'il n'a fait que croiser jusqu'ici.

Heureusement, il y a Boris, le cerbère russe. Quand la copropriété a acheté ce robot gardien, celui-ci s'est acquitté parfaitement de ses obligations et ce jusqu'au septième jour, quand une mise à jour malencontreuse lui fit perdre l'usage du français qu'il avait troqué pour un russe chatoyant. Il a fallu attendre plusieurs jours, après maintes négociations et menaces auprès du fournisseur pour qu'un technicien daigne venir pour résoudre le problème. C'est de cette époque que lui est resté ce prénom.

Mais pas de Boris en vue dans la loge aux parois transparentes. Peut-être est-il aux poubelles, ou à l'arrosage de l'allée extérieure ? Celle-ci est facilement accessible en sautant par-dessus la barrière. De là, on ne peut pas non plus accéder à l'intérieur de l'immeuble sans passer par une porte de service intelligente, mais au moins Sylvestre saura vite si Boris s'y trouve.

Effectivement, dès qu'il a tourné au coin de l'immeuble, Boris apparaît. Curieusement, le robot, sorte de gros pavé de 80 cm de haut, muni de roulettes et surplombé d'une coupole ronde, est coiffé d'un magnifique géranium orange accroché à sa motte de terre, comme si Boris, par une coquetterie inattendue chez lui, s'était attifé d'une perruque noire surmontée d'un chapeau à fleurs. En s'approchant, Sylvestre constate que cette décoration ornée de morceaux de grès vernis, a bien endommagé la partie avant supérieure de Boris, on parlerait du front chez l'être humain.

« Bonjour Boris, je suis Sylvestre Bonaventure, pourrais-tu m'ouvrir la porte de secours s'il te plaît ? »

*<request id= « waiting for network identification checking>>« Sylvestre Bonaventure »</request> Network Connection fatal failure. Check network link.*

Visiblement Boris semble embarrassé par la question. Contrairement à son habitude, sa réaction se fait attendre. Sylvestre reprend, exagérant son articulation :

« bonjour Boris, je suis Syl-ves-tre Bo-na-ven-ture, me reconnais-tu ? »

*<degraded mode id= « salut »> bonjour <id='sexe'> probably male </id> qui êtes vous ? </degraded mode>*

« Здравствуйте. Кто Вы? »

Voilà qu'il se remet à parler russe, c'est bien ma veine.

- Naïma -

La femme de dos présente une magnifique silhouette jeune à la peau ambrée et des fesses rondes qui semblent la narguer. Sortant de son immobilité, Émilie avance de quelques pas pour pénétrer dans la chambre. L'inconnue près de l'écran se retourne et lui fait maintenant face.

« Bonjour Émilie, lance-t-elle avec douceur et un sourire sans équivoque.

- Bonjour, parvient à balbutier Émilie.

- Je m'appelle Naïma. »

Émilie, subjuguée par la beauté de Naïma, la perfection de ses formes, le velouté de sa voix et de sa peau, tressaille et reste sans voix. Le face-à-face silencieux s'éternise jusqu'à ce qu'elle réussisse à mettre le doigt sur le détail saugrenu qui l'a intriguée dès que Naïma s'est retournée.

Ce ne sont pas ses jambes, fines longues et juste musclées, non.

Ni son pubis à la toison brune taillée en triangle et légèrement luisante, non.

Ni son ventre plat au nombril orné d'un fin brillant en forme de papillon, non.

Ni ses seins en poires aux aréoles brunes, ni trop lourds, ni trop petits, qui pointent fièrement leur téton sans aucun besoin de soutien, non.

Ni ses fines épaules sur lesquelles tombent en cascade ses cheveux noirs, légèrement ondulés, non.

Ni sa bouche pleine, aux lèvres pourpres arborant un sourire enjôleur, non.

Ni son nez fin qui ne frémit pas, non.

Mais ses lunettes noires derrière lesquelles disparaissent ses yeux, dans cette ambiance lumineuse tamisée.

Émilie ? Qui lui a dit que je m'appelle Émilie ? Et ces lunettes ?

L'évidence emplit alors tout l'espace mental de la jeune fille. Plus de Loïs. Plus de chambre interdite. Les lunettes, seulement les lunettes.

« Il fait sombre ici, non ?

- Cette luminosité est accordée à mes activités, mais si vous voulez je peux l'augmenter.

- Vos activités ? Oh, je vois. »

Oubliant la proposition de Naïma, elle ne peut empêcher un sourire de se former sur ses lèvres.

« Vous n'y verriez pas mieux sans vos lunettes sombres ? »

Le sourire enjôleur que Naïma a gardé jusqu'ici, s'évanouit soudainement.

« Sauf si Loïs me le demande, je ne les retire pas, veuillez m'en excuser.

- Peut-être, mais moi je veux voir tes yeux, tu comprends ça ? On ne me parle pas comme ça le visage masqué, tu m'entends ? Enlève tes lunettes ! »

Le ton est devenu dur, et il s'en est fallu de peu qu'elle ne lâche une qualification insultante à la fin de sa phrase.

« Je ne peux pas.

- Si, je suis sûre que tu peux, enlève-les sinon je vais t'aider.

- Que se passe-t-il ici ? »

Tandis qu'Émilie s'approche d'elle, Loïs apparaît, deux verres de vin à la main, sa robe de chambre ouverte et un

rictus inquiet à la bouche. En un instant, il comprend les intentions de la jeune femme :

« Émilie, arrête ! »

Sourde à son appel, elle lève le bras, s'appêtant instinctivement à devoir parer une réaction de défense de son adversaire qui ne vient pas et, un moment hésitante, se saisit sans peine de la monture métallique pour finalement l'arracher.

Les yeux marron et brillants de Naïma la fixent sans ciller. Émilie observe ces yeux au vide insondable qui la discernent parfaitement mais qui ressemblent tellement à ceux d'un aveugle !

« Il ne fallait pas mademoiselle.

- Une machine ! C'est une machine, tu baises une machine ! »

## - Alice -

Elle aimait s'installer sous un chêne à proximité de la barrière et, cachée du regard inquisiteur, elle aimait lire, mais le plus souvent songer à cette mer libre et lointaine qu'elle découvrirait un jour. Parfois elle jouait à introduire Steven dans ses rêveries, pour érotiser la situation, mais sans trop comprendre pourquoi, déçue, elle n'arrivait pas à lui trouver la place qu'il aurait dû avoir, et finissait par l'oublier.

Ce fut dans un de ces moments de contemplation qu'elle aperçut une biche à quelques mètres d'elle. En soi, voir une biche dans les bois n'était guère surprenant maintenant que les mammifères sauvages occupaient à nouveau de vastes zones désormais interdites aux hommes, mais ce qui l'était plus, c'était le chemin qu'elle prenait. D'un pas prudent, avec sa foulée élégante, elle semblait venir directement de la barrière en contrebas du refuge d'Alice. Intriguée, elle descendit vers l'endroit d'où semblait arriver l'animal et, stupéfaite, elle s'aperçut qu'un pan entier de la barrière était couché sur le sol, visiblement renversé par un bloc de granit qui avait dû se détacher de la falaise toute proche et qui s'était arrêté un peu plus bas dans le torrent. La jeune fille comprit que le câble métallique porteur du courant fatal n'était pas rompu, ce qui expliquait que le réseau conservait sa continuité, et pouvait fonctionner sans attirer l'attention de BB. Comme en plus, la végétation était dense à cet endroit, le drone ne pouvait rapporter une information visuelle à son maître.

Il suffisait de monter sur un rocher situé à proximité du poteau couché, de faire un petit saut vers un autre rocher plat, de l'autre côté du métal et la barrière était franchie !



Le cœur d'Alice bondit et elle ne sut pas comment elle trouva la force et la raison pour résister à l'impulsion de passer immédiatement à l'action.

Elle revint deux jours de suite, pour vérifier que ce n'était pas un rêve et c'est au cours de la troisième visite qu'elle se décida à tenter l'impossible. La nuit avait été agitée, perturbée par des rêves et des cauchemars entremêlés où le mariage de l'eau et de l'électricité provoquait de temps en temps des explosions formidables et des tortures physiques dont elle n'arrivait pas à s'extraire.

Elle observa les traces des animaux, assez nombreux semblait-il, qui passaient par l'ouverture. Il n'y avait pas que des traces de biches, mais aussi de loups, ou de chiens, et même des empreintes de sangliers, plus lourds, ce qui était rassurant.

Elle monta sur le rocher. Elle avait pris avec elle des gants de cuir qu'elle supposait assez épais pour la protéger du contact avec le fil électrique barbelé en cas de chute ou de mauvaise réception. Arrivée au sommet, elle observa longuement la dalle de réception légèrement en contrebas. Était-elle stable ? Ne risquait-elle pas de glisser à droite ou à gauche et de tomber alors sur le grillage couché ?

Une biche c'est léger et souple, mais moi ? Pourvu que ce soient bien des traces de sangliers. Si eux passent, alors moi je le peux. Cette pensée lui redonna lucidité et courage.

Elle sauta.

La dalle ne broncha pas. Alice fut étonnée de la facilité avec laquelle elle avait passé l'obstacle et rit de sa peur anticipée. Elle sauta sur l'herbe et s'éloigna vivement de la barrière comme si celle-ci, désormais vaincue, allait la rattraper pour la happer. Elle se retourna, rien ne bougeait. Seuls les arbres et les oiseaux qui habitaient ce lieu

animaient le paysage bucolique, indifférents à l'aventure d'Alice. L'envol bruyant d'une corneille dans les feuillages affola son cœur aux battements déjà rapides, mais le monde semblait ignorer son audace. Il fallait qu'elle se détende. Elle entreprit des exercices de respiration, lentement afin de faire revenir son rythme cardiaque à une vitesse plus raisonnable.

Au fur et à mesure qu'elle se détendait, un sentiment nouveau l'envahit avec une force qu'elle n'avait pas soupçonnée. Cette émotion jubilatoire se propageait de la tête jusqu'à ses pieds, des frissons parcouraient son échine et faisaient vibrer tout son corps. Elle venait de braver un interdit ultime et contre toute attente, rien de fâcheux ne se produisait.

Dans une immobilité totale, elle fixa longuement la barrière et finit par qualifier son excitation : libre !

Elle fit quelques dizaines de mètres dans ce nouveau territoire, à l'abri des frondaisons épaisses de ce début d'automne, jusqu'à la lisière du bois qui débouchait sur une vaste clairière. Elle n'osa pas aller plus loin, de peur d'être vue par un autre drone, un drone de l'extérieur.